



Dimanche 26 janvier 2014
3° après l'Épiphanie
Actes 10,21-35

Jean -Matthieu Thallinger
Mulhouse

Le Dieu de la rencontre

Il y a quelques semaines, à l'occasion des Rencontres Européennes de Taizé à Strasbourg, des milliers de portes d'Alsaciens - pourtant préjugés méfiants - se sont ouvertes à des Roumains, Bulgares, Polonais et autres barbares invasifs venus des contrées hostiles de l'Est. Tout aussi miraculeux, il a été vu des vieux accueillir des jeunes, des jeunes se laisser héberger par des vieux, au mépris des clichés mutuels que les uns et les autres se portent. Il se raconte même, que des catholiques affrontèrent courageusement le courroux divin en franchissant des portes de lieux de cultes protestants et à ce jour aucun mort par foudroiement ne serait encore à déplorer. Dieu agréerait-il les rencontres ?

L'espace de nos tentes s'est singulièrement élargi durant ces quatre jours. Le récit d'Actes 10 est un événement d'une semblable nature. Il met en scène des barrières culturelles qui se lèvent, des murs de séparation religieuse qui s'effondrent, des tabous alimentaires surmontés, des règles religieuses relativisées.

Un militaire romain et un pêcheur galiléen ripaillant chez un tanneur.

C'est une rencontre aussi improbable que si un loup et un agneau paissaient ensemble ou qu'Ariel Sharon et Yasser Arafat, passent leur éternité à jouer au tarot. C'est impossible pensez-vous ?

Ou je ne sais pas, imaginez à peu près n'importe quelle rencontre qui vous semblerait totalement absurde, impossible : le soleil avec la lune, Théodule et son ex-femme. Et dites-vous que c'est ce qui s'est produit à Joppé (Jaffa pour les puristes).

L'épisode est charnière dans la crise de d'identité de ce nouveau mouvement religieux qui se développe dans le sein du judaïsme autour de la personne du juif Jésus.

Le livre des Actes est consacré tout entier à décrire la crise de croissance de ce qui n'est encore qu'une branche du judaïsme, depuis sa naissance à Jérusalem jusqu'à sa prise d'autonomie à l'autre bout de la mer méditerranée.

Au départ les apôtres authentiques de Jésus au départ étaient une poignée, bientôt rejoints par de plus en plus de nouveaux convertis. Qu'en faire ? Comment les accueillir ? Ou ne pas les accueillir ?

Fallait-il maintenir comme garde-fou, comme condition d'accès à la communauté de ceux qui se reconnaissaient en Jésus de devenir juif, et donc d'en adopter les règles de pureté en particulier alimentaires et la circoncision.

Fallait-il plutôt se faire hospitalier et accueillir sans conditions le monde païen qui frappait à la porte ?

C'est la seconde option qui l'emportera, suite à l'épisode d'Actes 10.

Tel historien parlera d'un « ébranlement majeur » (Etienne Nodet), Etienne Trocmé d'un « tournant capital pris par l'histoire du salut » et de « l'apogée de la carrière de l'apôtre » qui va disparaître des écrans dans la suite du livre (hors l'épisode de son emprisonnement/libération au chapitre 12 et une évocation furtive au chapitre 15, 7-11).

Il dira encore que Pierre, par son geste, « ouvre toutes grandes aux païens les portes du salut ».

Il est notable que c'est à la fin du chapitre 11, après que Pierre eut rendu compte de l'épisode de Joppé à l'Eglise de Jérusalem qu'il est dit que « *pour la première fois, le nom de « chrétiens » fut donné aux disciples* » (11,26). Même si la réalité historique n'est pas forcément aussi tranchée, l'appellation de « chrétiens » n'ayant pas été utilisée avant la guerre de 70, cette remarque consécutive à la rencontre de Pierre et Corneille est un indicateur qu'à partir de là, l'émancipation du mouvement chrétien était en route.

L'ex-païen et l'ex-juif en se rejoignant dans la foi nouvelle au Christ reconnu en Jésus, ouvriront « oecuméniquement » le livre de l'histoire du christianisme.

Au-delà des conséquences historiques, ce récit est aussi celui d'un bouleversement personnel, à une double conversion : celle de Corneille et celle de Pierre au christianisme.

1/ L'histoire d'une rencontre

Pierre et Corneille, est donc d'abord l'histoire d'une rencontre, l'histoire de deux hommes qui sortent de chez eux, qui quittent comme Abraham le pays de leurs pères, qui franchissent leurs frontières intérieures. Sans cette mise en mouvement mutuelle, comme les montagnes immuables ils n'auraient jamais pu se rencontrer. Appelés à se mettre en route hors de chez eux, chacun par une vision, ils vont poser la première de ce qui deviendra l'Eglise, « le rassemblement de ceux qui sont ont été appelés à sortir de chez eux (ek kaleo) ».

Corneille est un craignant-Dieu, un sympathisant. Il ne maîtrise pas tous les codes de la foi juive. Il est marqué d'impureté. Mais il sera accueilli. Et selon les lois universelles de l'accueil il ne lui sera pas imposé de se plier aux Lois et coutumes de son hôte, c'est l'hôte qui va se laisser transformer par celui qu'il accueille. C'est la définition de l'hospitalité.

Or il ne peut y avoir de rencontre sans hospitalité. Sans volonté d'accueillir l'autre chez soi.

Jacques Derrida disait que l'hospitalité est l'attitude la plus religieuse qui soit. Il la disait messianique : « s'exposer à l'autre, c'est recevoir la visitation. J'accepte que la décision soit prise en moi par un autre ». « A l'égard d'un visiteur, j'ai deux attitudes possibles : l'invitation si je le reçois en fonction des règles en usage chez moi; la visitation si je laisse ma maison ouverte. Dans le premier cas, l'hospitalité est conditionnelle; dans le second elle est inconditionnelle, ou pure, ou absolue. L'étranger de la visitation, qu'on appelle aussi arrivant absolu, est indéterminé. Ce peut être n'importe qui. Pour l'accueillir, l'hôte lève les barrières immunitaires

avec lesquelles il se protégeait. Il accepte de s'exposer à ce visiteur dont les lois et les comportements sont imprévisibles, de se transformer en fonction de ce qui arrive, au risque de perdre son identité. Il accepte que le visiteur fasse la loi chez lui, même si ce « chez soi » devient impossible à vivre. »
<http://www.idixa.net/Pixa/pagixa-0604010913.html>

Cette distinction entre invitation et visitation peut nous laisser à penser à nos rencontres œcuméniques qui ont lieu en ce temps-ci. Sommes-nous dans une disposition d'invitation ou de visitation mutuelle, c'est-à-dire sommes-nous prêts mutuellement à nous laisser visiter les uns par les autres ? A nous laisser interpeller, au risque d'en être transformés ?

Sinon ces rencontres n'en seraient pas mais demeureraient simplement du communautarisme policé.

Il en est de même dans notre relation à Dieu. Avons-nous une place prédéfinie que nous l'invitons à venir occuper ou nous laissons-nous visiter par lui. Sommes-nous prêts à nous laisser changer ?

La condition d'une véritable rencontre est que les deux partenaires puissent entrer dans une attitude hospitalière mutuelle, soient prêts à se laisser changer par l'autre qui vient vers eux.

2/ « Moi aussi, je ne suis qu'un homme. » (v 26)

Sacré Pierre ! Ou plutôt : très profane Pierre !

Je ne sais pas si nos Bibles n'ont pas été quelque peu manipulées. Si cette parole n'a pas été introduite récemment dans la Bible par quelque complot judéo-socialo-capitalistico-maçonnique.

Pierre n'est qu'un homme ?

La portée de cette phrase mérite d'être relevée.

Elle est une expression du sacerdoce universel que redécouvrira Luther au XVI^e siècle. Quoique Pierre eût partagé avec Jésus gîte, couvert et prédication il n'en resta pas moins homme. Et si la substance divine ne se peut communiquer même au plus proche des compagnons de Jésus elle ne le pourrait en conséquence non plus ni au pasteur de votre paroisse, ni au roi de France, ni à Vladimir Poutine, ni à un quelconque joueur de football au talent planétaire. Je proposerai bien d'afficher ce verset dans la basilique Saint-Pierre de Rome à côté du tombeau dudit Pierre (ce n'est qu'un homme !) mais ce ne serait pas une attitude très œcuméniquement correcte.

La parole de Pierre était adressée à Corneille qui s'agenouille devant lui en arrivant.

Mais l'homme ne s'agenouille pas devant l'homme.

La fonction genuflexive de nos membres inférieurs nous permet de déambuler d'un pas souple sur la terre ferme nous distinguant ainsi de la girafe, de ramasser un trousseau de clefs échappé à nos mains maladroites, éventuellement à chorégrapheur la danse des canards à l'occasion d'un mariage, mais elle n'est en aucun cas destinée à servir de curseur de la distance entre nous et Dieu. « Car il n'y a qu'un seul Dieu, un seul médiateur aussi entre Dieu et les hommes, un homme : Christ Jésus » (1 Timothée 2,5).

Le refus de Pierre que l'on s'agenouille devant lui est aussi un marqueur de la nouvelle sociabilité religieuse du christianisme qui met fin au pouvoir de caste sacerdotal. Frédéric Lenoir (dans « le Christ philosophe ») dira qu'en conséquence «l'avènement moderne de la laïcité, des droits de l'homme, de la liberté de conscience, de tout ce qui s'est fait aux XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles contre la volonté des clercs, s'est produit par un recours implicite ou explicite au message originel des Evangiles.»

Il est entendu que le naturel en l'homme a une tendance irrépressible à revenir au galop mais heureusement la foi tout autant, voire un chouia plus.

3/ « Dieu vient de me faire comprendre qu'il ne fallait déclarer immonde ou impur aucun homme » (v 28)

Le livre des Actes s'était ouvert sur la Pentecôte pour les juifs. Son 10^e chapitre met en scène la Pentecôte pour les païens. Corneille et après lui tant d'autres voient s'ouvrir l'accès à la communauté de foi nouvelle.

On peut imaginer la crainte sacrée qui habitait Pierre. Il est le premier homme à poser le pied sur cette terra incognita. Un petit pas pour lui vers Corneille qui sera un grand pas pour l'humanité.

Les voici l'un et l'autre devant le poste frontière qui protégeait ce monde clos protégé par ses douaniers intraitables : code de sainteté, distinction entre pur et impur, circoncis et incirconcis, les fréquentables et intouchables.

De l'autre côté c'était l'inconnu. Pierre est Moïse devant la Mer Rouge.

Derrière lui les gardiens sourcilleux de la Loi, le confort de l'habitude, de la répétition inlassable, des convictions sans questions.

Devant lui : la liberté mais le risque d'être englouti par la mer de tous les possibles, de se faire rattraper par l'armée des gardiens du dogme. Devant lui surtout c'était un champ vierge de toute construction humaine.

A l'heure de franchir le pas Pierre est saisi d'une peur sacrée.

La peur sacrée que connaissent bien les pasteurs au moment de préparer leur culte de Noël. Et s'ils oubliaient « Stille Nacht », ou tel autre chant tellement ancré dans la tradition locale qu'on se persuade que les anges du ciel eux-mêmes l'avaient inventé pour la naissance du Messie. Un tel blasphème, même Dieu ne serait pas assez fort pour leur permettre de s'en relever. La religion chrétienne n'est-elle pas un art de transgression de l'intouchable ? Jésus s'y brûla les ailes.

Peur sacrée que le président d'Apple connaissent aussi chaque année à l'occasion de la sortie de la nouvelle collection d'iPhone. Et si le public se détournait d'eux, si la magie s'en allait ?

Peur sacrée du responsable marketing de Darty lorsque l'entreprise décida d'abandonner le slogan qui l'avait porté durant 40 ans : « le contrat de confiance ». Tuer le père vous laisse un peu plus seul.

Imaginez encore Coca-Cola abandonnant le rouge (ce qui de manière annexe aurait des répercussions sur les sous-traitants fabricants des costumes de Père Noël), nos repères n'en seraient-ils pas bouleversés ? Il vaudrait mieux accueillir 20 000 Roms supplémentaires en France non ?

A ce propos, nous connaissons aussi la peur sacrée de l'invasion qui habite chaque militant du Front National à l'idée que des hordes d'immigrés viennent souiller de leur sang impur la France éternelle, rompant la belle unité nationale (sic), dérangeant notre confortable entre-nous.

Peur sacrée qui poussa des milliers de personnes dans les rues l'an passé à l'idée que l'équilibre de l'humanité pourrait être affecté par la dénaturation du mariage en l'ouvrant à des couples qu'on aurait préféré cachés.

A ce propos, parmi les arguments « religieux » (noyés il est vrai dans beaucoup de disciplines appelées en renforts), fut évoquée la crainte d'enfreindre un interdit fondamental biblique.

Ce fut le quart d'heure de gloire du livre du Lévitique. Il faut dire que le livre du Lévitique c'est un peu le Dieudonné des livres de la Bible. Un texte qui pouvait nous faire sourire ou nous indifférer jusqu'à ce que certains se mettent à le lire au premier degré. Et là il n'était plus drôle. Et, comme pour Dieudonné, par la grâce des projecteurs médiatiques, notre livre du Lévitique fut exposé en pleine lumière, dans sa crudité. Surtout son verset 22 « *Tu ne coucheras pas avec un homme comme on couche avec une femme ; ce serait une abomination* ». Aucune précaution ne fut prise pour le couvrir d'un minimum de contextualisation historique, il fut exhibé nu dans son impudicité.

Si j'évoque ce verset et le texte du Lévitique ce n'est pas tant pour mener une petite croisade personnelle pro-mariage pour tous, empilant une opinion sur tant d'autres. Mais à cause de la coïncidence dans les termes de ce chapitre du Lévitique avec les termes qui vont poser à question à Pierre au moment de franchir son Rubicon : « *Comme vous le savez, c'est un crime pour un Juif que d'avoir des relations suivies ou même quelque contact avec un étranger. Mais, à moi, Dieu vient de me faire comprendre qu'il ne fallait déclarer immonde ou impur aucun homme* ». Actes 10, 28.

Pierre, comme les foules de l'an passé furent saisis de la crainte sacrée devant les malédictions du Lévitiques. Lui comme elles craignirent les conséquences de la transgression du tabou, la rupture de l'unité de l'Eglise, les réactions des apôtres (et du gardien de la tradition Jacques en particulier) qui ne manqueraient pas de lui demander des comptes à son retour à Jérusalem (en Actes 11), de la même manière que des hommes politiques pouvaient craindre les réactions de leurs électeurs et les responsables d'Eglise celles de leurs fidèles.

Moïse, Pierre, Luther, même combat ? Ils n'étaient que des hommes. Ils ont connu la crainte du jugement des hommes, la crainte d'emprunter des territoires vierges, la crainte de transgresser des interdits religieux, la crainte de diviser.

Mais l'appel de Dieu balaya leur crainte, les poussa à faire le petit pas de plus.

Parce que lorsque l'Eglise n'est plus mue que par la crainte et non plus par la foi, elle devient un sépulcre blanchi. Mais l'esprit peut nous relever de nos tombeaux.

4/ Dieu ne regarde pas à la face

C'est ce qui va se produire pour Pierre. Nous le connaissons déjà couard au moment de son triple reniement. À Joppé il revit à nouveau la triple tentation du renoncement par peur. La « voix » devra s'y reprendre par trois fois pour le convaincre de manger (v 13-16 : « *Allez, Pierre ! Tue et mange.* » - « *Jamais,*

Seigneur, répondit Pierre. Car de ma vie je n'ai rien mangé d'immonde ni d'impur. » Et de nouveau une voix s'adressa à lui, pour la seconde fois : « Ce que Dieu a rendu pur, tu ne vas pas, toi, le déclarer immonde ! » Cela se produisit trois fois »). Pierre semblait fait ainsi, il ne comprenait qu'à la troisième tentative.

L'insistance dans le récit sur le rôle de l'esprit (par la voix, les visions de Corneille et de Pierre) indique que seul Dieu pouvait faire bouger Pierre, et par suite l'Eglise. Le terme d'« immonde » placé dans la bouche de Pierre exprime avec force qu'il lui aurait été inimaginable d'oser s'affranchir par lui-même des règles de non-commensalité avec un païen.

Mais pourtant il surmontera son dégoût. Quoique l'esprit plein d'humour lui avait déjà fait faire la moitié du chemin puisque lorsque Pierre fut sujet à la vision de la toile qui descendit du ciel il se trouvait chez un corroyeur (tanneur), métier considéré comme impur par les juifs car il les mettait en contact avec des animaux morts.

On relèvera encore une seconde note d'humour spirituel. Il est dit que sa vision lui vint poussé par la faim (v 10). Pour pouvoir recevoir l'esprit-saint, pour pouvoir se laisser déplacer par Dieu, faut-il avoir faim ? Ventre rassasié n'a pas d'oreilles comme Eglise rassasiée n'a pas de fidèles ?

C'est peut-être une question à nous poser. Sommes-nous des affamés, savons-nous affamer nos paroissiens, les insécuriser parfois, oser vivre nous-mêmes dans l'insécurité ? La rencontre avec Dieu et avec les hommes ne se peut faire que dans un esprit qui accepte l'insécurité de l'inattendu qui pourrait survenir.

C'est parce que Pierre est insécurisé, qu'il a faim, que l'esprit va pouvoir lui parler et lui donner dans la fulgurance de quelques mots la clef de la porte de la nouvelle histoire du salut.

Cette clef c'est qu'il n'y a plus de clef.

Ces quelques mots sont : « Je me rends compte en vérité que Dieu est impartial » (traduit par ailleurs par « accueille tout le monde », « n'est pas partial », « ne fait pas acception de personnes »).

Le terme grec est *prosopolèptès*, formé de *prosopon* (la face, le visage) et *lambano* (jeter). Pierre comprend que Dieu « jette la face », ne se préoccupe pas des images que nous lui présentons, de nos jeux d'acteurs, de nos masques, de nos biographies, conditions et origines sociales ou génétiques. Il ne se préoccupe pas de nos apparences (1 Samuel 16,7), ne discrimine pas.

Nous non plus en conséquence.

Il y a égalité absolue entre tous les hommes devant Dieu. Les portes des cieux sont définitivement ouvertes.

Conclusion

Actes 10 est l'extrait de naissance de cette fraternité d'individus qui reconnaîtront en Jésus la norme de leur conscience et de leur foi, qui prendra le nom de christianisme ou d'Eglise.

Tout avait débuté lors de la nativité et par ces quelques années où Dieu était venu visiter les hommes. Il vint pour illustrer dans le langage des hommes son projet pour eux : le royaume « des relations possibles ».

Son départ inaugurerait le temps des hommes. Le temps de l'Eglise au sens où c'est à ceux qui se reconnaissent dans le geste inaugural de Jésus, qui entendent l'appel de Dieu, de mettre en œuvre ce royaume des relations possibles.

L'acte fécondant fut une rencontre, celle entre deux hommes inconciliables en apparence.

Et comme dans de nombreux récits bibliques nous savons que les rencontres sont toujours fécondes. Pensons à Abraham et Sarah, à Marie...

L'enfant qui naîtra de la rencontre entre Pierre et Corneille sera une nouvelle sociabilité humaine et religieuse ancrée dans la conviction de l'égalité entre tous et devant Dieu. Dieu ne fait acception de rien du tout.

Une vision et une rencontre ont mis en route le proto-christianisme.

Quelles sont les visions et les rencontres qui nous remettront en route à notre tour ?